

Pour aider les enseignants à aider les enfants...

Le groupe de « soutien au soutien »

Un groupe de soutien au soutien naît de la rencontre entre des enseignants qui butent, dans leur travail avec des enfants, sur des difficultés de relation ou de comportement qui leur restent obscures et qui les envahissent, les obsèdent, et d'un psychanalyste soucieux de coopérer à égalité avec ces enseignants. On peut le définir comme un groupe de co-réflexion sur des cas, des « histoires de vie »...
Présentation par Cécile Delannoy.

Pratiquement, le dispositif comporte : un groupe de participants, un psychanalyste, un lieu de réunions, un calendrier (une réunion de deux à trois heures par mois) et des honoraires pris en charge par les participants.

Un contrat

Le groupe est lié par un contrat plus ou moins explicite : le principe du volontariat avec un engagement dans la durée (un groupe est constitué de personnes qui apprennent à se connaître et à se parler en toute confiance, ce qui exige une grande stabilité) ; un contrat de solidarité (chacun fait sien le cas du collègue qui expose et s'expose) ; un contrat de non-conflictualité (c'est le problème à résoudre qui est prioritaire) ; et le respect absolu des quatre temps de la méthode, sans

lequel la recherche commune basculerait rapidement dans le bavardage. Nous allons y revenir.

Il doit être clair aussi que les participants ne viennent pas y chercher une psychothérapie personnelle – il s'agit d'un travail professionnel sur des cas d'enfants.

Clair également que la coopération implique la création progressive d'un langage commun, un langage anti-langue de bois ; l'analyste ne vient pas non plus intimider par un langage ésotérique.

Le psychanalyste formule des hypothèses sur le sens pour l'enfant de son comportement, aux enseignants ensuite de dire si ces hypothèses les éclairent, leur ouvrent des pistes pour aider l'enfant.

Les quatre temps de la méthode

La méthode qui part des problèmes du terrain, comporte donc quatre temps :

– D'abord dire ce sur quoi nous butons. C'est le temps du dire-de-l'insatisfaction. Il faut partir d'un aveu d'ignorance, d'un constat d'impuissance, il faut parler de la blessure narcissique professionnelle que l'on ressent. Le groupe porte le problème avec celui qui parle et qui s'en trouve allégé.

– Ensuite se demander ce qui se passe dans la tête de l'élève, de l'enfant qui pose problème. Nous partons du postulat de la cohérence, de la conviction qu'il n'existe pas de comportement dépourvu de but, de sens. Il y a donc là quelque chose à comprendre. Ce deuxième temps est celui de l'intelligibilité. Le psychanalyste y joue un rôle important, mais le groupe tout entier participe, interroge, associe, formule des hypothèses.

– Le troisième temps est celui du modifiable. Ce n'est qu'à partir du moment où on a commencé à comprendre comment l'élève fonctionnait que l'on peut proposer des modifications.

– Le quatrième temps est celui du retour sur soi, sur notre fonctionnement en classe : sommes-nous trop pressés ? trop angoissés ? trop zélés ? trop interventionnistes ? trop impliqués et pas assez à distance ? En quelque sorte, le travail nous fait passer de l'émotion non-pensée à la pensée de l'émotion.

Les groupes de soutien au soutien éditent une revue : « Je est un autre »

2, place du Général Koenig - 75017 Paris.
Tél. : 01 45 74 03 51

Le soutien au soutien a commencé en 1973. Nous étions réunis pour préparer un certain nombre d'articles sur la maternelle pour une revue de pédiatrie et, au cours d'une séance de travail, Romaine Landier a soudain déclaré : « Moi, je n'en ai rien à faire de cette réunion, de ce travail de type universitaire. En ce moment ce qui me préoccupe c'est le cas d'un enfant de ma classe ». Et nous l'avons écoutée.

Ses difficultés concernaient un enfant marginalisé dans la classe, avec lequel elle n'arrivait pas à entrer en contact. Pendant une demi-heure, elle nous a exposé ce sur quoi elle butait, ce qu'elle ne parvenait pas à comprendre... J'avais pour ma part travaillé auprès d'enfants malades, et j'avais eu la chance d'être au contact d'un grand homme, Michaël Balint. En m'inspirant de cette méthode, nous avons aidé Romaine à comprendre ce qui se passait.

Elle est revenue la semaine suivante en nous annonçant que les choses s'étaient modifiées : « Cette mère a pu me confier son enfant ». Après avoir vu la mère, et peut-être grâce à cette séance où elle avait pu parler, grâce au travail intérieur qui s'était opéré en elle, elle avait pu comprendre que cet enfant était encore dans le ventre de la mère et qu'elle n'osait pas y toucher de peur de le lui ôter. C'est un problème assez bien connu : dans nos rapports avec les enfants, dès que nous les approchons un peu plus individuellement, c'est à leurs parents en fait que nous avons à faire. Le dialogue se fait au-dessus de la tête de l'enfant.

Bref, les groupes de « soutien au soutien » sont nés ce jour-là...

Jacques Lévine. Intervention au Salon des apprentissages de Nantes 1997.